

LE JUIF ANTISÉMITE

Camillo BERNERI

Éditions «Vita», 2 rue Fléchier, PARIS.

Dixième partie:

L'ANTI-SÉMITISME DE DÉFENSE ET LE MOSAÏCISME DE DISRAELI

Je rappelle ici un crime qui me semble particulièrement significatif.

En septembre 1933, un garçon de Koryphi (village de la Macédoine) âgé de dix-sept ans, tua le Juif Jacob Sarfatti, qui avait été toujours très bon avec lui et qui avait pris à ses frais son éducation. L'omicide (*) avait su, par hasard, au cours d'une dispute éclatée pendant la récréation, au lycée de Verria, que le vieux Juif était son véritable père. Ses camarades s'étaient aussi moqués de lui, en lui criant: *Fils de Juif... fils de Juif...* Cette révélation, confirmée par son père, le conduisit au désespoir et à la haine. Sa mère, le jour précédant le crime, l'avait entendu répéter sans cesse: «*Moi, je suis un bâtard... Moi, je suis le fils d'un youdi*» (1).

Il s'agit d'un demi-juif, qui aimait, peut-être, son vrai père comme un bon ami et qui n'était pas, probablement, un antisémite, c'est-à-dire qu'il n'était pas influencé par des idées racistes ou politiques. La réaction surgit donc d'un complexe d'infériorité et ce fut l'éclat d'une protestation. Bâtard et Juif, deux infériorités qui lui parurent écrasantes, le salissant dans son sang, le frappant d'une castration sociale et d'une diminution de personnalité. Il faut rappeler le tableau peint par Spire de l'enfant juif s'évadant du judaïsme. Là il y a un détachement graduel, rendu lent et presque inaperçu par l'adaptation d'un côté et par l'assimilation homéopathique des éléments culturels non juifs. Ici il y a révolte de l'orgueil, qui ne veut pas accepter l'humiliation.

Dans la préface de Disraeli à l'édition 1870 de l'ouvrage de son père *Curiosities of Literature*, on lit:

«*Ma grand-mère, d'une beauté remarquable et d'une famille qui avait beaucoup souffert de la persécution, avait pour sa race ces sentiments d'amertume que les ambitieux ne sont que trop disposés à concevoir sous le poids de l'infériorité sociale à laquelle ils sont condamnés par leur naissance. Ces sentiments qu'ils devraient, ce semble, réserver aux persécuteurs, atteignent souvent, chez ceux dont le tempérament a un certain degré de sensibilité, les persécutés eux-mêmes, et la colère que devraient seuls inspirer l'aveuglement et la malice de l'adversaire, n'épargne pas la conscience obstinée de celui qui souffre de ses injustices*» (2).

(*) Italianisme peu commun: «*omicida*» signifie «*meurtrier*» en italien. (Note A.M.).

(1) Je résume une correspondance de Salonique au *Détective* (Paris, 14 sept. 1933).

(2) Cité par *La Revue des Deux Mondes* (15 juillet 1870).

Pour plaire à sa femme juive *sefardim* et de famille anoblie, et d'ailleurs aussi par naturelle indifférence, Benjamin Israéli n'allait jamais à la synagogue, mais il était inscrit parmi les membres de la communauté portugaise de Londres, à laquelle il faisait de temps à autre quelque offrande. Isaac Disraéli, fils de Benjamin et de Sarah, fut un timide, indolent et très romanesque, homme, poète dans sa jeunesse et bibliophile acharné toute sa vie. Nourri de Voltaire et admirateur de Rousseau, il ne croyait à aucun dogme et ne pratiquait aucun rite. En 1813 il refusa, indigné, d'être nommé chef de la communauté, dont trois ans après il se fit rayer. Sous l'influence de sa grand'mère et d'un de ses amis il fit baptiser ses fils: Benjamin et Sarah.

La tradition mosaïque était, donc, rompue dans la famille de Benjamin Disraéli.

Très jeune il avait été envoyé à l'école, d'abord chez une Miss Roper, puis chez le révérend Potticany.

«Là un fait surprenant lui fut révélé; il n'était pas de la même religion, de la même race que ses camarades. C'était difficile à comprendre. Pourtant la maison de Ben, cette maison de briques rouges (porche grec, trois marches, petite grille le long du trottoir) était bien une maison anglaise. Son père, avec sa calotte de velours noir, son visage rose et soigneusement rasé, son langage châtié et plaisant, était un écrivain anglais. Ben avait appris à lire dans des livres anglais, les chansons qui avaient bercé son sommeil étaient des chansons anglaises, mais là, dans cette école, on lui faisait sentir qu'il n'était pas pareil aux autres. Il était Juif et ses camarades, sauf un seul, n'étaient pas Juifs. Que c'était obscur. Les Juifs, c'est ce peuple dont on parle dans la Bible, qui a traversé la Mer Rouge, vécu en captivité à Babylone, bâti le temple de Jérusalem. Qu'avait-il de commun avec eux? Le matin quand toute la classe s'agenouillait pour la prière en commun, Ben et l'autre petit Juif, qui s'appelait Sergius, devaient s'éloigner et rester debout. Une fois par semaine, un rabbin venait leur apprendre à lire l'hébreu, une langue incompréhensible qui s'écrivait à l'envers, avec des caractères en tête de clous. Le jeune Disraéli savait que ces pratiques le tenaient à l'écart d'une communion mystérieuse et qu'elles avaient aux yeux de son maître, des autres élèves, un caractère un peu comique. Il en souffrait. Il était orgueilleux. Il aurait désiré être admiré en toutes choses. Quand on jouait au cheval, il ne voulait jamais être attelé. Mais surtout il souffrait parce qu'il n'aimait pas Sergius. C'était odieux de se voir ainsi lié à un être inférieur. Les garçons auxquels Ben s'attachait avaient des cheveux de lin, des yeux bleus. Leur esprit était moins rapide que le sien, mais il les aimait de tout son cœur.

Le soir, dans leur salle d'études, Sarah et Ben parlaient souvent de cet étrange problème des Juifs et des Chrétiens. Pourquoi semblait-on leur reprocher une naissance qu'ils n'avaient pas choisie et sur laquelle ils étaient sans pouvoir? Quand ils demandaient des explications à leur père, Isaac Disraéli, philosophe voltairien, haussait les épaules. Tout cela ne voulait rien dire. Superstition. Il n'avait, lui, aucune honte d'être Juif. Au contraire il parlait avec beaucoup de fierté de l'histoire de sa race. Mais il jugeait complètement ridicule le maintien, en des temps raisonnables, de pratiques et de croyances qui avaient été adaptées aux besoins et à l'intelligence d'une tribu d'Arabes nomades, quelques milliers d'années plus tôt» (3).

Benjamin a été baptisé à l'âge de treize ans, mais il faut choisir une école dans laquelle étant Juif, il ne soit pas mal accueilli. On l'envoie à l'école du Révérend Cogan.

«Soixante-dix élèves, foule curieuse et critique, se pressèrent autour du nouveau. Il était agressivement bien habillé. Son costume trop soigné, son teint mat et olivâtre, son visage joli, mais étranger, étonnaient. Ses nouveaux camarades le regardèrent avec un intérêt un peu moqueur. Il les dévisagea avec hardiesse et rendit regard pour regard. Il était décidé à faire front de tous côtés et à répondre s'il le fallait, au mépris par l'insolence.

Ce n'est rien, se répétait-il quand l'émotion montait trop fort, rien que des garçons semblables à moi et qu'il faut dominer».

Pour affermir son pouvoir, imposé déjà par sa réussite dans les jeux du corps, il organise des représentations théâtrales, les moniteurs de l'école, jaloux, dénoncent la chose.

(**) *sefardim*: pluriel de *sefardi*, ou *séfarade*. (Note A.M.).

(3) A. Maurois, *La vie de Disraéli*, Éditions NRF, Paris, 1927, p.17-19.

«Le Révérend Cogan, indigné, vint en classe faire un discours sur ces mœurs nouvelles et scandaleuses: «Jamais, dit-il, dans cette famille que nous constituons ici, je n'ai rien vu de semblable. Sans doute est-ce un esprit étranger, séditionnaire, incapable d'acquiescer l'esprit de cette école, qui a conçu de tels plans». L'opposition s'accrocha joyeusement à cette phrase. A la récréation qui suivit, un groupe ricana en passant à côté du petit Disraéli. Quelqu'un siffla. Il se retourna et dit avec calme: «Qui a sifflé?». Le plus grand des moniteurs s'avança et dit: «Nous en avons assez d'être menés par un étranger». Disraéli lui envoya un coup de poing en pleine figure. Un cercle se forma autour des boxeurs. Disraéli était plus petit moins fort, mais rapide, très mobile sur ses jambes. Il combattait avec beaucoup de science avec un courage farouche. Bientôt l'autre fut en sang. L'école atterrée, regardait son chef légal qui commençait à perdre conscience. Enfin il s'écroula. Un silence de stupeur accueillit cette chute d'un régime.

Peut-être les élèves du Révérend Cogan auraient-ils été moins surpris s'ils avaient su que depuis trois ans le vainqueur prenait secrètement des leçons de boxe».

Il étudiera l'histoire des sociétés secrètes, la vie des grands *condottieri* (***), des grands orateurs et des grands saints. Il acceptera d'entrer dans un cabinet d'avocat pour étudier les hommes. Timide, il s'efforcera d'être cynique. Il s'habillera avec une recherche extravagante. Dans son premier roman, son héros, Vivian Grey, expulsé d'une école, est consumé par une ardente ambition politique. Il raisonne ainsi: «En ce moment existe certainement un homme de haute naissance que seul le manque d'intelligence écarte du pouvoir. En ce moment Vivian Grey a l'intelligence et n'a pas la naissance. Quand deux personnes peuvent si bien se compléter, pourquoi ne se réunissent-elles pas?» (5).

La protestation peut conduire à l'orgueil national comme à l'antisémitisme. Armand Munel, dans son roman (Paris, 1926) nous montre, avec une grande vérité le passage de l'orgueil national à l'antisémitisme le long d'une descendance.

Il nous présente le Juif Bonjuza Velleron, qui s'imagine descendre des rois juifs installés à Narbonne par Charlemagne. Isaac Velleron, fils de Bonjuza, devient Luc-Mathieu Peccavi, catholique, qui croit abriter ses origines derrière une affectation de mépris vers ses anciens coreligionnaires. Chaque fois qu'il peut apercevoir un misérable Juif, «il ne manque pas de s'avancer sur le seuil de son magnifique magasin pour cracher ostensiblement dans la direction des sales Hébreux».

Le fils de Luc-Mathieu fait l'antisémite. Il est le chef des antidreyfusards de Carpentras, inspire leurs journaux, organise les bataillons des... jeunes, ces patriotes qui viennent sous les fenêtres des maisons juives ou devant les magasins juifs chanter des chansons antisémites, crier: à mort et faire éclater des pétards. Mais Nicolo Peccavi, névrosé, demi-fou, n'est pas un antisémite conscient. Il est opportuniste.

Le Juif qui devient antisémite sincère le devient pour des raisons très profondes. Traître, apostat, etc... cela simplifierait le problème, si la psychologie de l'apostasie opportuniste n'était pas proche de la psychologie de la conversion. Il n'y a pas une distance astronomique entre Paul sur la route de Damas et Isaac Velleron.

Dans une étude sur le complexe antisémite, du Dr Cansinos Assens (6) la psychologie du converti est réduite à un *aparato psiquico de defensa* (****), mais on reconnaît aussi que le converti «tâche de se convaincre que la foi qu'il a apparemment embrassée, est supérieure à l'ancienne». On confond dans cette étude, d'ailleurs remarquable, le converti avec l'apostat opportuniste, en voyant simplement l'adaptation biologique et en laissant de côté l'anti-judaïsme qui est une défense contre soi-même.

Disraéli, affecté, hautain, vaniteux (il a besoin de l'être) puisqu'il est Juif, puisqu'il souffre de maux

(4) A. Maurois, *La vie de Disraéli*, Éditions NRF, Paris, 1927, p.21-23.

(***) *condottieri*, pluriel de *condottiero*, chefs d'armées mercenaires. (Note A.M.).

(5) A. Maurois, *La vie de Disraéli*, Éditions NRF, Paris, 1927, p.39.

(6) *Judaica* (revue) Buenos-Ayres, sept-oct. 1933 (voir appendice n°5, en page 5 de ce document).

(****) appareil psychique de défense. (Note A.M.).

de tête continus qui lui rendent le travail presque impossible. Il a commencé à dominer ses camarades d'école, il continue: il domine ses créanciers usuriers, il est causeur spirituel dans les déjeuners, et il écrit un roman mondain: *Le jeune Duc*, tout plein de réceptions, de splendeurs royales. En voyage il s'assied, en visitant l'Alhambra, sur le trône des Abencérages. En Syrie, il se complaît à l'idée que ses ancêtres avaient été seigneurs du désert. A Jérusalem, il va s'agenouiller au Saint-Sépulcre, et il aime à penser au Christ comme à un prince hébreu. Et il pense à David Alroy qui, vers le XIII^{ème} siècle avait voulu émanciper son peuple de la domination turque. Il rêve de devenir lui aussi un Prince de la Captivité et il commence à écrire *Alroy*, roman juif. Il arrive à pénétrer dans le grand monde. Son orgueil le pousse à la politique, terrain de domination. Pas encore député, il pense devenir Premier Ministre. Le Souverain Bien lui paraît être: «*Un cortège splendide et continu de l'adolescence au tombeau*». Il conçoit la politique comme un art et il est en coquetterie avec les conservateurs et avec les radicaux. Il veut arriver haut. Mais il est Juif. Il a attaqué O'Connell auquel il avait demandé une lettre de recommandation et le tribun irlandais peut, dans un meeting, déchaîner les rires et les applaudissements en disant: «*Si les Juifs ont été le peuple élu de Dieu, il y avait pourtant parmi eux des mécréants et ce doit être d'un de ceux-ci qu'est descendu Disraéli. Il a exactement le caractère de ce mauvais larron qui mourut sur la croix et qui devait s'appeler Disraéli. Je crois que, si l'on examinait bien l'arbre généalogique de Disraéli, on découvrirait que ce personnage est l'héritier direct de l'individu dont je viens de rappeler la haute situation*» (7).

Disraéli cherchant un duel avec O'Connell et avec le fils de celui-ci, écrit une lettre violente à O'Connell. C'est son enfance qui resurgit dans cet épisode de lutte politique.

Il défendra au Parlement l'Église, mais au sortir de la séance, il murmura: «*Il est curieux, Walpoole, que nous venions, vous et moi, de voter pour une mythologie défunte...*» (8). Il expliquera à ses amis nobles que la seule maison ancienne est la maison Disraéli. Un de ses amis écrivait: «*L'attachement de Disraéli à un Oxfordisme modéré ressemble à celui de Bonaparte pour un Mahométhanisme modéré*» (9), et il ne pouvait pas voir mieux. Dans *Coningsby ou la Nouvelle Génération* le rôle du penseur politique est représenté par le Juif Sidonia, d'origine espagnole et de fortune royale. Dans le roman *Tancredi* un jeune seigneur anglais fait un pèlerinage au Saint-Sépulcre et on y développe cette théorie: L'Église a le rôle de défendre dans une société matérialiste, certains principes sémitiques exposés dans les deux Testaments. Carlyle, irrité par ces «*jacasseries juives*» demanda «*Combien de temps John Bull permettrait à cet absurde singe de danser sur son ventre?*». Disraéli n'hésita pas à exposer sa doctrine à la *Chambre des Communes*, en occasion de l'élection au Parlement de Lionel de Rothschild qui, Juif, aurait dû prêter serment sur la foi chrétienne. Lord John Russell proposa de supprimer la formule. Disraéli prononça un grand discours qui scandalisa les membres de son parti, en faveur de la suppression:

«*Je ne puis siéger dans cette Chambre, s'il existe un malentendu quant à mes opinions sur ce sujet. Quelles qu'en puissent être les conséquences pour moi, je ne puis exprimer un vote qui ne serait pas conforme à ce que je crois être les vrais principes religieux. Oui, c'est comme Chrétien que je ne prendrai pas sur moi la terrible responsabilité d'exclure ceux qui appartiennent à la religion au sein de laquelle était né mon Seigneur et mon Sauveur*» (10).

Disraéli a échappé à l'antisémitisme et à l'antimosaïsme par la sublimation de sa puissante protestation juive. Au fond, la minime influence judaïque que Disraéli a subie a cependant fait de lui un Chrétien mosaïste, mais c'est l'orgueil qui l'a sauvé de l'antisémitisme. Il a voulu vaincre, en restant Juif. Le cas de Disraéli prouve que l'origine juive peut expliquer bien des caractéristiques d'une personnalité et bien des développements d'une vie.

(7) A. Maurois, *La vie de Disraéli*, Éditions NRF, Paris, 1927, p.97.

(8) Ibid. p.153

(9) Ibid p.159.

(10) Ibid p.189-190.

Appendice n°5:

Je me borne à citer le passage central:

«El mismo proceso psicológico que explica el antisemitismo ortodoxo determina el antisemitismo del converso que en sus descendientes llega a constituir un aparato psíquico de defensa.

El semitismo del converso se ha engendrado del miedo, del terror a la hoguera o al destierro y significa la coraza protectora con que el individuo alarmado se precabe contra el peligro posible, aunque remoto.

Coraza y mascara al mismo tiempo - que lucha por la vida es también farsa.

En las épocas de persecución religiosa, el judío converso - el cristiano nuevo - ha tenido que extremar con gesto histrionico e histérico las demostraciones exteriores de su nueva fe, que silenciar en lo más íntimo sus antiguos sentimientos judaicos que tapiar y enjalbegar su alma marcada con el signo mosaico.

Cada judío converso ha sido como una sinagoga, transferida al culto cristiano y de la que se ha procurado borrar todo indicio de su destino anterior.

El converso ha tenido que enganarse el mismo y enganar a los otros, mediante una simulación exagerada.

Para enganar a los otros, ha extramado los signos exteriores de su odio a sus antiguos coreligionarios, tarea tanto más fácil cuanto que el converso es también un resentido, que se sabe desconceptuado por sus hermanos de ayer y siente el ansia de vengar su desprecio.

Infaliblemente el renegado tiene que ser un perseguidor, por razones puramente psicológicas.

En primer lugar tiene que hacer pagar a alguien la vergüenza de su conversión, aunque sólo sea como reacción absurda a la coacción de que fué objeto: tiene que vengarse de los leales, de los puros, de los valerosos, cobrado les en dolor el precio de su ignominia.

Tiene luego también que convencerse a sí mismo de que la fe que nominalmente ha abrazado, es superior a la antigua y de ahí las violentas catequisis a que los conversos se entregan».

«Le même processus psychologique qui explique l'antisémitisme orthodoxe détermine l'antisémitisme du converti qui, chez ses descendants, arrive à constituer un appareil psychique de défense.

Le sémitisme du converti a été engendré par la peur, par la terreur du bûcher ou de l'exil, et constitue la cuirasse protectrice avec laquelle l'individu alarmé se protège du danger possible, bien que lointain.

Cuirasse et masque à la fois - qui lutte pour la vie, c'est aussi une farce.

Dans les époques de persécution religieuse, le juif converti - le nouveau chrétien - a eu à pousser à l'extrême avec un geste cabotin et hystérique les démonstrations extérieures de sa nouvelle foi, à étouffer dans le plus intime ses anciens sentiments judaïques, à murer et badigeonner son âme marquée par le signe mosaïque.

Chaque juif converti est comme une synagogue transférée au culte chrétien, qui s'efforce d'effacer tout indice de son destin antérieur.

Le converti a tenu à se mentir à lui-même et mentir aux autres, au moyen d'une simulation exagérée.

Pour mentir aux autres, il a poussé à l'extrême les signes extérieurs de la haine de ses anciens coreligionnaires, une tâche d'autant plus facile si le converti est aussi un rancunier, qui se sait déconceptualisé par ses frères d'hier, et ressent le désir ardent de se venger de leur mépris.

Infaliblement le renégat se doit d'être un persécuteur, par des raisons purement psychologiques.

En premier lieu il veut faire payer à quelqu'un la honte de sa conversion, bien que ce soit seulement comme réaction absurde à la contrainte dont elle était l'objet: il tient à se venger des loyaux, des purs, des valeureux, leur faisant payer le prix de son ignominie.

Il tient aussi à se convaincre que la foi qu'il vient d'embrasser, est supérieure à l'ancienne, et de là viennent les catéchèses violentes auxquelles les convertis se livrent».

Traduction Anti.mythes.
